

Un jour il me reviendra

Charlotte Lemieux

Number 38, Fall 1988

La folie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15143ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, C. (1988). Un jour il me reviendra. *Moebius*, (38), 29–30.

UN JOUR IL ME REVIENDRA

CHARLOTTE LEMIEUX

Je me souviens de son manteau bleu, et de son air quand il ferma la porte derrière moi. Avait-il été artiste, soudeur, représentant commercial, dompteur de fauves dans un cirque, fauve dompté lui-même, embaumeur ou fleuriste? Déjà je ne savais plus: il avait semé la confusion.

J'entends le bruit de la porte se fermant derrière moi, et celui de mes pas s'éloignant. Moi, à côté de mes souliers et dehors le soleil auquel mon corps aminci par l'usage n'opposait qu'une vague idée sur la nécessité de respirer encore: je ne projetais plus d'ombre. Qui étais-je? Peut-être un pou mort de faim sur un cheveu tombé... peut-être un cheveu tombé... peut-être un crâne lisse... ou peut-être le reflet sur ce crâne. Je ne savais pas.

Le bruit de mes pas devenait imperceptible, la distance les eut bientôt avalés. Je venais de quitter un homme.

Par la suite, je suis morte de toutes les façons. J'ai été rôtie, j'ai été bouillie, j'ai été dévorée vivante en commençant par les extrémités, j'ai été frappée par des objets contondants, je me suis vidée de mon sang dans des salles de bain de toutes conditions, j'ai été écartelée par les efforts de grands chevaux fumants, on m'a découpé les paupières aux ciseaux pour exposer au grand soleil de midi des globes oculaires que plus rien ne protégeait, j'ai été brûlée avec des enfants dans les bras, j'ai succombé à des poisons violents, j'ai été émincée par le métro, j'ai péri dans des voitures et sous elles, j'ai été étranglée sur un divan de psychanalyste cher, je me suis étouffée dans des restaurants de toutes classes, je me suis noyée dans des eaux chaudes et froides, j'ai été piétinée par des manifestants pacifiques comme j'ai éclaté sous les obus. Il arriva qu'on me serve à un dîner d'apparat où le serveur prenait la farce entre mes cuisses rôties jusqu'au moment de trancher dans la chair. J'ai été enfermée vivante dans un tombeau où je mourus après m'être dévoré les mains et les avant-bras. J'ai été écrasée deux fois par le même autobus, le 22. J'ai été frappée d'une crise d'asthme en traversant la rue Dominion. On a profané à quelques reprises mon cadavre, et j'ai donné plusieurs fois mon corps à la médecine (qui n'en a pas toujours fait le bon usage).





Des années plus tard, sa présence me surprend encore : il surgit de la braise quand le feu s'éteint et que les enfants dorment, il bondit d'une armoire mal fermée, ou alors il s'installe discrètement, présence diffuse, simple épaisseur, et je ne lui donne pas de nom. C'est en silence que cela se passe, comme d'habitude (oui, je parle de cette vieille habitude que nous avions de mettre fin à ces séances stériles en nous avalant la langue). J'ai crié souvent victoire, certaine que l'oubli avait eu raison de sa peau douce et que sa voix m'était —enfin— devenue étrangère. Les jours suivant ces misérables victoires étaient bons. C'est pourtant quand je me félicite de sa disparition si âprement obtenue qu'il se glisse dans ma naïve satisfaction : il est revenu, et mon cœur est une cervelle froide où s'engouffre le vent.

Maintenant, je sais que la mer monte pour tout le monde, mais c'est moi seule qui l'attire sur la rive. Et la rive n'est ni gauche ni droite. C'est moi qui fait que le temps court, et que chaque jour est un autre jour. Je suis le désir, qui change la viande en bête, et l'agonie qui change la bête en viande. Je suis celle qui commande le désordre d'où naissent les guerres. Je suis l'anarchie, et je suis ensuite la dictature. Sinon je suis une misérable surface et mes yeux se promènent au bout d'un estomac qu'ils traînent.

Je suis le silence qui tue, tapi sous votre porche, dans votre chambre noire, derrière votre micro-ondes. Je n'épargne pas pour autant les démunis : je suis dans les tiroirs dont ils grattent le fond, je suis parfois l'os qu'ils rongent. Et je suis l'os rongé. Je fais pleurer les bébés dans les berceaux et je mets des punaises dans les lits. Je suis la catastrophe, l'indispensable, l'inévitable : je fais tourner le monde au vent de la violence. Même la paix marche à mon pas. Je suis le moteur de la vie, la graine des mauvais sentiments, le résultat des mauvaises intentions. Je suis en chaque personne. Je suis la bande rivale, le contrepoids, le contre-pied, la dialectique du monde. L'intrigue de bureau et le putsch militaire.

L'homme que j'oublie au prix de tant d'efforts ne peut ignorer le phénomène que je suis devenue. Il me reviendra, en chair ou en os. En chair il se crèvera les yeux, en os il me demandera enfin pardon. Peut-être les choses reprendront-elles un ordre satisfaisant sans que je doive indéfiniment porter sur mes épaules les âmes, les couleurs et les corps confondus. En attendant, je suis le monde chancelant, le ciel étoilé, la limite de l'univers, la croûte terrestre, la famine et la contagion.

Malgré tout, les gens s'activent et s'affairent. Le soir ils entrent à la maison et s'accouplent une fois remplis les autres devoirs. C'est la vie secrète des soirs de travail. Entre la vie du jour, agitée et nourrissante, et celle du soir, épuisée et concupiscente, l'amour passe vite, en taxi, à cinq heures. C'est aussi l'heure de mon injection, donnée par une femme aux grandes dents qui veut m'empêcher d'agir.